

Aux tribunaux comme aux buvettes,  
 Craignez le procureur Grippard ;  
 Quand il a passé quelque part,  
 Adieu panier, vendanges sont faites.

Sur un médecin :

Mes malades jamais ne se plaignent de moi,  
 Disait un médecin d'ignorance profonde.  
 — Ah ! reparti d'un plaisir, je le crois ;  
 Vous les envoyez tous se plaindre dans l'autre monde.

Sur un courtisan :

De toutes les couleurs prompt à se revêtir,  
 D'un vrai comédon il a le caractère.....  
 — De toutes les couleurs ? Ah ! comme on exagère,  
 Je ne l'ai jamais vu rougir.

Si quelqu'un voulait se mêler de critiquer mes citations,  
 Je lui réponds d'avance par cette jolie épigramme de  
 Fabien Pillet :

Il m'appelle petit auteur !  
 Eh ! bien, c'est un petit malheur.  
 En attendant que l'on me dise  
 De quelle taille est mon censeur,  
 Je le mesure à sa sottise,  
 Et suis frappé de sa grandeur !

COURTÈ-HEUSE.

## ALBANI

Mademoiselle Emma Lajeunesse, ou plutôt Albani, pour l'appeler du nom qu'elle a rendu célèbre en si peu de temps, a débuté mercredi soir devant le public de New-York dans la *Somnambula* de Bellini. C'est dans ce beau rôle d'Amine qu'elle s'est révélée à l'Europe, et que son talent a été consacré par un succès capable de satisfaire les plus hautes aspirations ; et c'est encore par là qu'elle veut commencer sa carrière sur ce sol américain qui a porté ses premiers pas. Comme à Messine, plus qu'à Messine, son début à New-York a dû être une ovation. Car ce n'est pas la timide jeune fille qui se présente devant des juges, incertaine encore de sa force et pleine d'appréhension sur le résultat de ses efforts ; c'est la grande cantatrice dont la voix a charmé toute l'Europe, sûre de son pouvoir, surtout devant un auditoire composé de compatriotes dont les chaudes sympathies n'attendent qu'une occasion de se manifester.

Ceux qui ont connu Mlle Lajeunesse lorsqu'elle demeurait à Montréal, ou au Sault-au-Récollet, la reconnaîtront facilement ; les succès ne l'ont pas éblouie, la gloire ne l'a pas rendue vaine ; elle est la même qu'autrefois, avec, en plus, cette grâce accomplie que peuvent donner seuls le contact du grand monde et, pour un esprit distingué, l'habitude du succès.

Mlle Lajeunesse revient avec bonheur au pays natal, qu'elle n'a jamais oublié.

Elle raconte avec une charmante simplicité son premier séjour en Europe, ses premiers travaux ; elle mentionne avec l'expression de la plus touchante reconnaissance le nom de M. Lamperti, " ce professeur bien-aimé " qui a préparé ses débuts en Sicile. Avec la même candeur, elle parle de sa brillante carrière, de ses succès à Paris, à Moscou, à St. Petersburg ; mais nulle part, paraît-il, elle n'a été reçue avec un aussi chaleureux enthousiasme qu'au théâtre du Covent-Garden, à Londres, où Madame Patti surtout a eu pour elle les regards les plus touchants.

Nous croyons que Mlle Lajeunesse a dû se sentir le cœur ému en présence des démonstrations du public de Londres, mais il nous semble qu'elle devra éprouver des émotions plus vives encore, lorsqu'elle paraîtra triomphante devant un auditoire formé de ses compatriotes enthousiasmés, devant un auditoire canadien.

Outre le rôle d'Amine, Mlle Lajeunesse a personifié avec un éclatant succès Eléonore dans le *Trouvere* et Rosine dans le *Barbier* ; nous croyons qu'elle a si chanté la partie de Violetta dans la *Traviata* ; elle a également brillé dans *Rigoletto* et *Don Juan* ; nous ne donnons d'ailleurs que ses principaux rôles.

Comme on le voit par cette énonciation, Mlle Lajeunesse a une voix de soprano ; mais ce soprano est d'un timbre admirable, et conserve son caractère dans toute l'étendue de ses deux octaves. Elle rend avec un effet remarquable les passages brillants ; mais son triomphe est surtout dans les morceaux de sentiment, car sa voix a précisément ce charme qui émeut, ce vibrant qui entraîne, et cette passion qui subjugué. Son école, quoique se rapprochant un peu de celle d'Adelina Patti, est cependant bien à elle et toute personnelle. Mais elle a, sur toutes ses rivales, un avantage indisputable ; elle suit consciencieusement la phrase du compositeur, sans s'aventurer dans ces hors-d'œuvre et ces créations originales dans lesquels la plupart des chanteurs et chanteuses de nos jours s'égarer si souvent et si mal à propos. Son jeu est en parfait accord avec son chant et plein de nuances exquis. Telle est du moins l'opinion qu'en donnent les critiques qui l'ont entendue lors de son séjour à Paris.

Nous espérons que Mlle Lajeunesse viendra recueillir, au milieu de ses compatriotes, de nouveaux fleurons pour les ajouter à l'éclatante couronne qu'elle porte déjà. Notre admiration, pour se traduire avec moins de munificence peut-être, n'en sera pas moins précieuse, nous le savons, à son cœur canadien.

## A MADEMOISELLE EMMA N\*\*\* ARTISTE

Oh ! chante ! car ta voix savante réveille la léthargie de mon âme ; car mon âme vit, croit, pense et chante quand tu chantes !

Triste ou gai, sombre ou tout réjouissant, abattu ou sans souci, brisé ou sans douleur, agité ou calme, l'homme trouve dans le chant un langage qui est le sien, un ami qui pleure ou rit avec lui.

Le chant, c'est l'écho des peines et des joies, des espérances et des inquiétudes, des désirs et des craintes, mais c'est l'écho intelligent qui console ou enhardit, et divertit toujours.

Le chant, c'est la larme de la misère, c'est le sourire du bonheur ; c'est la prière de l'indigent et de l'orphelin, et la voix de

la compassion de l'opulent ; c'est la plainte de l'opprimé, c'est le cri du secours.

Le chant, c'est l'expression de tout ce qu'il y a dans l'humanité de faible, de fort ; de petit, de puissant ; de terrible, de tendre. C'est le cœur humain modulé.

Oh ! chante ! car ta voix savante réveille la léthargie de mon âme ; car mon âme vit, croit, pense et chante quand tu chantes !

Oh ! chante ! car ta voix est un génie descendu du ciel, une inspirée d'en haut, qui fait sortir l'âme du songe léthargique des choses d'ici-bas, et la ramène à la vue éveillée de ses véritables aspirations et de l'infini de ses destinées.

Tantôt ta voix est un enchantement, une extase sublime, un espoir, un souffle divin ; c'est une prophétie qui jette sur le présent l'éclat de l'avenir ; qui illumine cette vie des rayons de l'éternité. Tantôt, plus humaine, elle rase la terre, mais alors elle pleure comme un oiseau en cage, ou comme un ange exilé, ou comme un dieu déchu. Elle chante le souvenir en deuil de la PATRIE.

Mais non ! elle n'est pas un ange exilé, un dieu déchu. C'est toujours la céleste envoyée, qui vient parler au nom de la PATRIE au voyageur errant en ce monde, lui chanter les splendeurs de la terre promise, et le consoler des illusions, des tortures et des déceptions d'ici-bas. C'est toujours la voix divine qui fait taire toutes les voix humaines ; c'est toujours l'espérance qui fait honte à toutes les lâchetés et à tous les découragements ; c'est toujours l'illusion vraie, le rêve infallible, la promesse qui ne sait pas tromper.

Oh ! chante ! car ta voix savante réveille la léthargie de mon âme ; car mon âme vit, croit, pense et chante quand tu chantes !

PHILIPPE MASSON.

## BIBLIOGRAPHIE

*De Québec à Mexico, par Faucher de St. Maurice, 2 vols. Montréal, Duvernay Frères et Dansereau, 1874.*

J'ai parcouru avec une avidité facile à comprendre ces deux volumes des œuvres de M. Faucher de St. Maurice. J'ai fait comme lui la campagne du Mexique 1865-67. Je puis donc en parler, jusqu'à un certain point, avec connaissance de cause. Je laisserai à une plume plus exercée que la mienne le soin de critiquer la partie littéraire de cette narration intime de faits racontés avec une élégance de style et une verve qui ont déjà acquis à l'auteur une réputation de premier ordre dans les Lettres Canadiennes. Je me bornerai à apporter un témoignage désintéressé à la fidélité des faits de cet épisode historique, que l'écrivain a vu se tramer d'un œil observateur, et que j'ai vu se terminer d'une manière si tragique. J'ai suivi avec un intérêt palpant les différentes phases de l'expérience de M. Faucher de St. Maurice sous le soleil tropical du Mexique, et je me suis dit souvent, en parcourant ces pages marquées au sceau d'un jugement droit et sans prétention, que j'aurais pu, si Dieu m'avait fait aussi écrivain, entreprendre la suite de ces relations d'une page d'histoire glorieuse, si fatalement terminée par l'assassinat de l'infortuné Maximilien.

Je débarquais à la Vera Cruz, quelques jours après le départ du capitaine de St. Maurice pour le Canada. Moins heureux que lui, malgré les lettres de recommandation dont j'avais eu soin de me munir à Montréal et à New-York, je dus commencer mon apprentissage militaire comme simple soldat. Je m'engageai au régiment du célèbre colonel Dupin. J'assistai aux terribles événements qui marquèrent les deux dernières années de l'empire du Mexique, et je m'en retirai la peau sauve, à part quelques égratignures insignifiantes ; plus heureux en cela que la plupart de mes compagnons d'armes, qui dorment éparpillés çà et là, à l'ombre des haies de cactus qui bornent les routes de Vera Cruz à Acapulco.

L'œuvre de M. Faucher de St. Maurice est plus qu'une simple relation de voyages et de combats, c'est aussi une esquisse admirablement bien faite de l'état social de ce pays traditionnel des révolutions qui passait alors par une crise qui faisait croire à une régénération possible. Mais les plus fins politiques y ont perdu leur latin. Le Mexicain est brigand de sa nature, et vendrait son âme à l'occasion pour quelques onces d'or ; et tel il était il y a dix, quinze ou vingt ans, tel il est aujourd'hui, et tel il sera jusqu'à ce que la verge de la discipline du pénitencier américain lui ait fait sentir la nécessité de l'honnêteté et de la civilisation.

L'auteur de " Québec à Mexico," tout en parsemant ses causeries d'anecdotes remplies d'actualité, a aussi touché à la question si intéressante des antiquités mexicaines. Je dois avouer que chez le Colonel Dupin, nous avions à peine le temps d'étudier l'histoire des pays que nous visitions au galop. M. Faucher de St. Maurice, plus heureux que nous et favorisé par les circonstances, a pu joindre agréablement les loisirs de l'artiste aux devoirs du militaire, et nous devons sans doute à cette heureuse coïncidence les pages érudites qu'il nous a données sur la civilisation des Indiens au Mexique à l'époque de la conquête de Cortés.

Pour celui qui connaît le pays pour l'avoir visité, ce livre n'a qu'un défaut : il finit trop tôt, et cela, juste au moment où le lecteur commence à comprendre le rôle sublime de sacrifice personnel que joua le troupière français pendant cette terrible guerre, où chaque *hacienda* était transformée en un guet-apens de lâches empoisonneurs ou de poignardeurs qui travaillaient dans l'ombre. Je puis porter un témoignage personnel de ces faits que nous rencontrons journellement, et qui nous enlèvent plus de soldats que la balle franche de l'ennemi qui nous rencontrait face à face. Cet ouvrage doit donc être considéré, non seulement comme un récit d'incidents de voyage habilement racontés, mais aussi comme une revendication éloquente en faveur des pauvres diables qui moururent ignorés dans les Savannes malsaines des Terres Chaudes, ou qui mordirent la poussière dans ces combats de broussailles où les attendaient les balles des Guerillas.

L'auteur finit sa narration par une courte biographie du père Dupin, du bon vieux colonel de la contre-guerrilla impériale. Merci pour les bonnes paroles dites en faveur de celui qui fut jadis mon chef, et qui dort aujourd'hui en paix sous le ciel de la Provence.

On s'est plu à lui surfaire une réputation de cruauté qu'il n'a jamais méritée. Il s'en moquait volontiers lui-même dans ses heures de bonne humeur. On l'avait surnommé du joli sobriquet de " Dupin el diablo " et il s'en accommodait assez bien, sous prétexte qu'il fallait être réellement endiablé pour punir comme elles le méritaient les âmes damnées qui s'affublaient

du titre de libéraux pour assassiner les femmes et les enfants. Aussi, le nom du célèbre colonel est-il aujourd'hui aussi familier aux oreilles des Mexicains que l'était jadis celui de Santa Anna.

M. Faucher de St. Maurice sera lu avec plaisir, j'en suis certain, par tous ceux qui, de près ou de loin, ont assisté au drame émouvant de la campagne du Mexique ; et son livre ne contribuera pas peu à fixer l'attention des littérateurs français sur les progrès sensibles que font depuis quelques années les Lettres au Canada.

H. BEAUGRAND.

## ALMANACH

Nous venons de recevoir un exemplaire de la neuvième édition de l'Almanach Agricole Commercial et Historique de J. B. Rolland et Fils, pour l'année 1875.

Cette édition ne le cède en rien aux précédentes qui ont été si bien accueillies du public et nous sommes persuadé que celle-ci aura un aussi prompt débit.

En parcourant cet Almanach on se persuade qu'il est comme indispensable à toutes les classes de la société. On y trouve des renseignements d'un intérêt général et d'utilité pratique, ainsi que des documents d'une grande importance, pour les hommes d'affaires notamment : La liste des noms des membres de la Chambre des Communes et des Chambres Locales des différentes provinces du Canada. Les noms des membres du Conseil d'Agriculture, du Conseil des Arts et Manufactures et de l'Instruction Publique. Le tableau des banques, les noms des évêques et le tableau de l'Eglise Catholique de toute la Province, les tableaux et les notes météorologiques, la liste des régisseurs et des agents des Terres de la Couronne pour la Province de Québec, le nom des principales compagnies d'assurances et l'adresse des maisons d'affaires et de commerce les plus recommandables.

Les éditeurs ont voulu joindre l'agréable à l'utile en parsemant cette publication de sentences, de proverbes et de bons mots. Ainsi il n'y a pas seulement des cultivateurs, des commerçants et les historiens qui doivent acheter cet Almanach, mais aussi tous ceux qui veulent augmenter leur répertoire d'une foule de choses utiles et amusantes.

Analyse Chimique et Microscopique de l'air des charniers,  
 par le Dr. J. A. Crevier, médecin naturaliste,  
 Montréal

Les émanations putrides qui se dégagent des cadavres en décomposition enfermés dans les charniers, ou dans les bâtiments clos, sont extrêmement dangereuses ; voici le résultat des analyses que nous en avons faites au printemps de 1871, dans le mois d'avril, dans l'air du charnier d'un cimetière des environs de Montréal :

10. *Matières gazeuses délétères et non respirables.*  
 Hydrogène sulfuré et phosphoré, gaz hydrogène carburé, gaz acide carbonique, gaz ammoniac, gaz nitrogène et hydrogène libre. La proportion de l'oxygène de l'air était considérablement diminuée, et contenait en outre de la vapeur d'eau et de l'acide acétique.

20. *Matières animales délétères.* *Vibrioniens*, tels que *Vibrio rugula*, *Vibrio serpens* ; *Bactéries*, *Bacterium termo*, *Bacterium punctum*, *Bacterium putredinis*, *Bacterium catenula* et le *Bacterium variolarius* dans les charniers où il y avait des personnes décédées de la picotée ; de plus il faut y ajouter le *Spirillum volutans* et *Spirillum undula*.

30. *Matières végétales.* Végétaux cryptogames de nature vénéneuse, tels que : *Botrytis Bussiana*, *Botrytis infectans*, *Sarcina ventriculi*, *Puccinia javi*, *Enterobius spiralis*, *Aspergillus species*, *Microsporium furfur*, *Trichophyton tonsurans*, *Mucor mucedo*, *Oscillaria intestinalis*, *Cryptococcus cerevisiae*, *Leptomitium epidermisi*, *Leptomitium urophilus*, et trois autres *Leptomitium* indéterminés ; des spores de *Palmella geminosa*, *d'Alga morbilli*, *d'Uredo* de différentes espèces, enfin d'autres appartenant aux genres *Leptotrix*, *Penicillium*, *Sphaerotheca*, *Oidium*, *Aspergillus*, *Palmosphaera*, *Mercococca*, *Trotococcus pluvialis*, *Staurastrum paradoxum*, *Closterium*, *Micrasterias*, *Pediastrum pertusum*, etc., etc., de plus un grand nombre de globules et de matières organiques indéterminées.

40. *Matières de nature minérales.* Elles étaient formées de particules microscopiques, tels que : quartz, mica, feldspath, pyroxène, talc, amphibole, oxyde de fer, oxyde de calcium, carbonate de chaux, sulfate de chaux et d'alumine, phosphate de chaux, acide silicique, spath fluor, olivine, alumine impure, etc.,

Je dois faire remarquer aux lecteurs que les substances minérales et une grande partie des substances végétales trouvées dans l'air ne proviennent pas des cadavres en décomposition, mais font partie de l'air accidentellement. Il en est autrement pour les gaz et les matières animales se dégageant des cadavres, tels que les *Vibrioniens* et tous les gaz cités plus haut, ainsi qu'une partie des végétaux cryptogames, qui proviennent uniquement des cadavres en état de décomposition.

Plus le nombre des cadavres est considérable, la décomposition avancée, et le local étroit, plus le danger pour la vie est imminent. On a vu des personnes mourir spontanément en pénétrant dans des charniers encombrés de cadavres et mal aérés. Ces lieux dont l'air est empoisonné, renferment tous les germes des maladies épidémiques et contagieuses ; ainsi la peste, le typhus, les fièvres putrides, la dysenterie, le choléra, etc., peuvent être communiqués aux personnes qui respirent ces effluves délétères. En voici un exemple frappant :

" En 1773, au moment d'une inhumation dans l'église de Saint Saturin, le cercueil s'ouvrit en même temps que celui d'un homme enterré onze mois auparavant, et de suite une odeur infecte répandue dans l'atmosphère chassa tout le monde et les assistants de l'église. De cent vingt enfants qu'on préparait en ce moment pour la première communion, cent quatorze tombèrent dangereusement malades, ainsi que le curé, les vicaires, les fossoyeurs et plus de soixante-dix autres personnes, dont dix-huit succombèrent ; de ce nombre on compte les deux ecclésiastiques qui périrent les premiers."

Parmi les victimes de cette effrayante catastrophe, les uns moururent d'entérite, d'autres de la colite ou dysenterie, enfin les autres succombèrent à la fièvre typhoïde ou fièvre putride.

Il est difficile de rencontrer un plus triste et plus mémorable exemple de l'influence des émanations putrides. C'est un véritable empoisonnement par les matières septiques devenues volatiles par le travail de la décomposition.

Que d'hommes, parmi nos confrères et les élèves, ont déjà été les victimes de ces émanations putrides, absorbées par les voies respiratoires, ou inoculées par les blessures faites dans les travaux anatomiques !... et qu'il est douloureux de penser que d'autres encore pourront trouver dans cet apprentissage de la science un fin si triste et si malheureux !...